L'HOMME

L'Homme
Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003
Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage

Jean-Yves Grenier, Claude Grignon & Pierre-Michel Menger, eds, *Le Modèle et le récit*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, VI + 501 p., bibl., index

Wiktor Stoczkowski

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lhomme/18643
DOI : 10.4000/lhomme.18643
ISSN : 1953-8103

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2003
Pagination : 243-246
ISBN : 2-7132-1805-5
ISSN : 0439-4216

Référence électronique
Wiktor Stoczkowski, « Jean-Yves Grenier, Claude Grignon & Pierre-Michel Menger, eds, *Le Modèle et le récit* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/lhomme/18643 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lhomme.18643

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Yves Grenier, Claude Grignon & Pierre-Michel Menger, eds, *Le Modèle et le récit*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, VI + 501 p., bibl., index

Wiktor Stoczkowski

1 CET OUVRAGE réunit un choix de textes issus d'un séminaire qui s'est tenu à la Maison des sciences de l'homme, à Paris, durant les années universitaires 1995-1996 et 1996-1997. L'initiative de l'entreprise est venue de Claude Grignon et de ses collaborateurs de l'INRA. Accoutumés aux échanges entre sociologues, économistes et historiens, ils furent intrigués par une étrange cohabitation, dans les textes produits par leurs disciplines d'origine, de la formalisation mathématique et du discours en langage naturel, deux styles de recherche très différents quant à leurs principes théoriques et pourtant imbriqués fréquemment dans les démarches pratiques. Le séminaire se proposait d'élucider les rapports souvent implicites et parfois conflictuels entre ces « deux modes d'expression et de pensée », selon la formule tranchée de Claude Grignon (p. 12). Placé sous la houlette d'un comité d'organisation où siégeaient Maurice Aymard, Pierre-André Chappori, Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger, Jean-Claude Perrot, Jean-Marc Robin et Jacques Revel, le séminaire a emporté un franc succès, ce qui laisse penser que sa problématique correspond à des préoccupations largement partagées par les chercheurs. Ce ne fut certes pas la première tentative de réflexion sur les techniques de modélisation et sur les procédés narratifs dont usent les sciences de l'homme, mais l'idée semble originale de comparer les mérites respectifs des pratiques traditionnellement réparties entre les catégories de modèle et de récit. Des ethnologues y ont apporté leur contribution (Gérard Lenclud et Florence Weber), mais cela n'est pas la seule raison qui devrait déterminer les lecteurs de *L'Homme* à prêter attention à cet ouvrage. Bien que certains travaux de notre discipline illustrent à merveille la coexistence du récit et des techniques de représentations formelles (modèles au sens large), nous manquons toujours d'une

analyse satisfaisante du phénomène. À cet égard, tout ethnologue trouvera dans *Le Modèle et le récit* de quoi enrichir sa réflexion, ne serait-ce qu'en comparant son expérience à celle des disciplines voisines.

2 L'ouvrage reprend les versions remaniées des exposés du séminaire, divisés en deux parties, en accord avec la bipartition du travail conçue initialement par les organisateurs. Le premier volet regroupe les points de vue de différentes disciplines, nourris souvent d'exemples précis : l'économie (Pierre-André Chiappori, Jean-Marc Robin), l'histoire (Maurice Aymard, Jean-Yves Grenier, Maurizio Gribaudi) et la sociologie (Claude Grignon, Pierre-Michel Menger). Vient ensuite une série de lectures critiques qui se positionnent par rapport à la première partie et qui explorent des pistes nouvelles ; à cette occasion, l'éventail des disciplines invitées au dialogue s'est trouvé élargi, car l'exercice de lecture critique a été confié, entre autres, à Jean-Claude Gardin (archéologue), à Giorgio Israel (historien des sciences) et à Gérard Lenclud (ethnologue). On pourrait cependant regretter que l'ordre initial des contributions n'ait pas été systématiquement respecté, ce qui fait que le lecteur perd parfois le fil du débat lorsque les auteurs font référence à des exposés antérieurs dans le déroulement du séminaire, mais qui se trouvent désormais postérieurs dans l'ordre de la lecture.

3 Pourtant, cette même difficulté fait ressortir une qualité peu commune du recueil. Les références croisées témoignent d'un véritable dialogue entre les auteurs. Il convient de souligner combien ce livre se distingue de la masse de plus en plus ample d'ouvrages collectifs, dont la majorité se contente de superposer des contributions diverses et variées que réunit le hasard d'un colloque ou d'un séminaire, sans que le thème commun qui les coiffe ne parvienne à établir ni un semblant de discussion ni une amorce de cohérence. Un travail important a été nécessaire pour que *Le Modèle et le récit* ne tombe pas dans ce travers. Les exposés de la première année du séminaire, accompagnés de la transcription exhaustive des débats auxquels ils avaient donné lieu, furent imprimés par les soins de l'INRA et de la MSH, afin d'alimenter la deuxième année de la collaboration et de permettre ainsi aux « lecteurs critiques » de se référer à un corpus précis de textes. Le séminaire achevé, il a été demandé aux auteurs de reprendre leurs contributions à la lumière de l'ensemble des discussions. Le livre offre à présent le résultat final de ce long travail qui a réussi à instaurer un véritable échange d'idées. Cette qualité est suffisamment rare pour être soulignée à une époque où abondent des séminaires et ouvrages faussement « collectifs ».

4 Toutefois, l'établissement du dialogue n'en garantit pas automatiquement la réussite. L'obstacle auquel les auteurs invités à la discussion ont dû faire face était de taille. S'il est une conclusion qu'ils s'accordent presque tous à accepter c'est, avant tout, que les notions de récit et de modèle sont « polysémiques ». Autrement dit, il est impossible de donner de l'un et l'autre concept une définition à la fois univoque et consensuelle. Les deux notions clés du débat n'auraient donc pas de vertus classificatoires affirmées, leur signification serait uniquement de position, elles resteraient embourbées dans un système d'oppositions tout aussi imprécises (langage naturel et langage artificiel, universel et local, unicausalité et multicausalité, description et explication, intuition et démonstration, méthodes quantitatives et méthodes « qualitatives », « microanalyse » et « macroanalyse », déterminisme et contingence, compréhension et explication, ascèse de l'écriture et préoccupation de l'effet rhétorique, etc.).

5 Face au flou sémantique qui entoure les concepts cruciaux du débat, la plupart des auteurs ont opté pour la solution la moins mauvaise en la circonstance, qui est de fixer

les définitions de manière arbitraire et intuitive. Pourtant, aucune de ces définitions ne semble avoir obtenu l'assentiment général des discutants. Par conséquent, les conclusions extrêmement divergentes sur les rapports entre le récit et le modèle paraissent être avant tout tributaires d'un point de départ définitionnel et axiomatique, que chaque acteur s'est plu à choisir. Il suffit en effet de modifier légèrement l'acception de l'un et de l'autre terme pour changer entièrement les conclusions qu'il convient de tirer au sujet de leurs rapports. Aussi, tour à tour, on nous informe qu'il existe entre le récit et le modèle une opposition, une tension, une complémentarité, une collaboration, une synthèse. Tantôt ce sont deux modes de pensée distincts, tantôt toute forme de pensée est modélisatrice, tantôt la pensée humaine ne peut se passer de récit. Pour certains, le modèle se fonde sur le récit, pour d'autres, le récit prolonge le modèle. À n'en pas douter, si les esprits fort brillants et érudits divergent jusqu'à ce point dans leurs conclusions, c'est parce qu'ils ne parlent pas toujours de la même chose, alors qu'ils utilisent indéniablement les mêmes mots.

6 On aurait cependant tort de penser que l'effort ne valait pas la peine, en dépit des difficultés terminologiques dont la persistance est un symptôme parmi d'autres des désaccords épistémologiques fondamentaux qui divisent les chercheurs en sciences sociales. L'intérêt du résultat final tient au fait que les définitions multiples des deux notions que l'on trouve dans *Le Modèle et le récit* couvrent presque l'ensemble du champ des possibles. Chaque auteur en explore par conséquent une part déterminée, à la fois par l'acception qu'il confère aux deux termes, par l'expérience empirique qui informe sa culture disciplinaire, ainsi que par sa vision, dans la plupart des cas implicite (comme le souligne à juste titre Gérard Lenclud), de la philosophie de la connaissance. L'ensemble donne une image relativement complète des postures méthodologiques qui s'offrent à tout chercheur, quel que soit son domaine de compétence. Au travers d'exemples concrets, de véritables et d'importantes questions sont ici posées, et ce sont celles de l'épistémologie appliquée. Le livre est plus qu'un état des lieux : c'est presque un catalogue où on peut choisir, à la carte, un positionnement méthodologique parmi plusieurs possibles, sachant à l'avance, grâce aux analyses lucides et incisives dont *Le Modèle et le récit* ne manque guère, quel sera le prix à payer.

7 La plupart des contributions convergent vers l'interrogation sur l'acceptabilité de la « troisième voie », située entre la « vraie science » modélisatrice et les « savoirs ordinaires » portés sur le récit. Le spectre de Sokal, pudiquement mais systématiquement cité, semble planer sur le débat. D'aucuns l'apprécient (« convaincant », dit Gardin), d'autres l'abhorrent (« enfantin », dit Passeron), en attestant par ces réactions fortes que les épistémologies adverses restent tapies dans l'ombre de l'implicite. Une importante ligne de partage apparaît toutefois assez clairement. D'un côté se situent ceux qui sont enclins, comme Jean-Claude Passeron, à voir la vocation des sciences sociales dans la multiplication virtuose des « théories » et des « interprétations », sans nul souci d'évaluer leurs mérites en tant que savoirs. Les sciences sociales seraient donc très proches de la philosophie académique moderne, où l'enjeu principal consiste à innover en créant des écarts différentiels par rapport aux prédécesseurs et pairs, ce qui contribue à gonfler sans fin la « bulle spéculative », but ultime de l'activité intellectuelle. De l'autre côté se trouvent ceux qui souhaitent, au contraire, dégonfler la bulle spéculative, puisqu'ils considèrent que les sciences sociales devraient se démarquer du régime de la connaissance philosophique et se rapprocher en même temps des contraintes admises dans les autres domaines académiques où

l'objectif final n'est pas de multiplier les interprétations mais d'en faire un tri, pour retenir celles qui résistent le mieux à divers types d'épreuves épistémologiques.

8 Si l'on adopte la première position, le débat est aussitôt clos. On ne donne certes pas son satisfecit à l'*anything goes*, mais on reste néanmoins très accueillant envers la plupart des constructions conceptuelles, pourvues qu'elles soient dotées de quelques sommaires atours académiques. La seconde position, plus exigeante, ouvre un nouvel espace de débat, car il ne suffit pas de reconnaître que les produits savants devraient être soumis à des épreuves de validation pour tomber automatiquement d'accord sur les procédures et les critères précis qui permettent de séparer le bon grain de l'ivraie. « D'où vient le crédit et le discrédit dont nos constructions savantes sont tour à tour l'objet ? », demande Jean-Claude Gardin (p. 457). La frontière entre le modèle et le récit sépare-t-elle la bonne et la mauvaise science humaine ? Ceux qui prennent cette question à bras-le-corps, comme Israel et Gardin, penchent plutôt vers une réponse négative, même si ce n'est pas toujours pour la même raison. L'adoption d'une modélisation au détriment du récit peut être parfois un mouvement régressif, observe Israel. Il peut y avoir des modèles mal construits et des récits rigoureux, ajoute Gardin. C'est la position épistémologique de ce dernier (au sens d'une épistémologie appliquée qu'il défend de longue date) qui semble à la fois la plus radicale, la plus claire et porteuse des conséquences pratiques les plus profondes. En dernière analyse, peu importe l'issue du débat sur le récit et le modèle en sciences de l'homme. Ce qui compte véritablement, suggère Gardin, c'est la transparence d'expression de nos discours savants, car cette transparence est une condition *sine qua non* de la capacité – dont nous pouvons nous doter ou que nous pouvons récuser – d'évaluer comparativement les qualités cognitives des constructions conceptuelles, afin d'en retenir celles qui méritent plus que les autres le statut de savoirs. C'est à cette condition que les sciences sociales pourront parachever leur séparation du régime virtuose de la connaissance philosophique, et substituer la production des savoirs à la multiplication des interprétations. Sans renoncer pour autant à la possibilité de prolonger l'enquête par des formes scripturales plus souples – qu'elles soient de l'ordre du récit ou non – sur le terrain de l'indécidable, avec l'obligation toutefois de reconnaître que le jeu change dès lors de règle. On l'aura compris en refermant ce volume : la différence entre la bonne et la mauvaise connaissance se fait moins en fonction des propriétés formelles des textes qui véhiculent les savoirs, qu'en fonction de la solidité des procédures qui servent à en évaluer les vertus cognitives.

AUTEUR

WIKTOR STOCZKOWSKI

EHESS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.